

## DANS LA CRYPTÉ DES CAPUCINS

C'est ici que dort mon vieil empereur, sa Majesté apostolique impériale et royale, François-Joseph I<sup>er</sup>. Il repose dans un simple cercueil, plus simple, plus sobre et plus étroit que le lit dans lequel il avait coutume de dormir de son vivant au château de Schönbrunn, et la majesté qui l'avait auréolé de son vivant et dont il avait été l'incarnation épouse maintenant celle de l'empereur des empereurs, le grand trépas...

À l'enterrement de notre empereur François-Joseph, soldat au milieu de la foule d'autres soldats de son armée, je formai un maillon anonyme de la haie d'honneur que nous lui fîmes ce jour-là, juste devant la crypte des Capucins, afin de saluer son auguste dépouille. C'était l'automne, une pluie gris sombre tombait sur nos uniformes de combat, sur les canons bleus et luisants et les fûts bruns et polis de nos armes, sur les bonnets, les visages et les bottes astiquées de frais, sur les hommes et femmes éplorés, en tenues civiles, dans notre dos et sur les réverbères endeuillés. La pluie était douce, insistante, ininterrompue - jamais de ma vie je ne l'oublierai. J'en ai vu, des pluies, en temps de guerre et de paix, dans toutes les positions : des pluies de heurts, d'avancées, de replis. Cette pluie pourtant, devant la crypte des Capucins, ce jour où l'on enterra l'empereur, fut, me semble-t-il, une pluie particulière, une pluie, dirais-je, que le ciel lui-même avait conservée pour l'heure où François-Joseph I<sup>er</sup> serait enterré. On eût dit que le ciel jetait de l'eau sur sa tombe, à la façon de ceux qui, aux enterrements, jettent une poignée de terre puis l'autre sur la dépouille de leur mort. C'était... une pluie très spéciale. Jamais plus je n'en ai revu de semblable. Ce n'étaient pas des gouttes qui tombaient du ciel, mais des larmes. Et ce jour-là, pour la première (et unique) fois, je ressentis toute la vérité de cette métaphore que l'on malmène si souvent et grossièrement : le ciel pleure. Mon cœur, indéniablement plus petit que le ciel, pleura ce jour-là avec bien plus d'impétuosité que lui ; même le protocole impérial et royal qui pourtant régulait, réfrénait et réprimait mes sentiments ne put me garder de pleurer.

J'étais immobile, au garde-à-vous. Mais j'avais le cœur lourd, et mes yeux, tournés par mon devoir de soldat vers le cortège funèbre, s'emplissaient de larmes, faisant que je voyais sans pour autant rien voir. Qui pleurais-je ce jour-là ? L'empereur François-Joseph, assurément - mais aussi moi-même, ma propre enfance, ma propre jeunesse. Et j'avais beau savoir que bientôt, très bientôt, je serais appelé à mourir pour le défunt empereur et pour son successeur, il me semblait, malgré mon jeune âge, presque malséant de mourir après cet empereur dont l'éclat avait escorté ma jeunesse et les souffrances assombri cette dernière. Je sentis ce jour-là que j'étais un Autrichien... un vieil Autrichien. Tous les empereurs d'Autriche avaient été mes empereurs. Tous les empereurs d'Autriche qui viendront peut-être seront eux aussi *miens*. Mais le pronom « mien », appliqué à l'empereur François-Joseph, prend une signification spéciale : il devient, dirais-je, doué de gradation adjectivale et se fait plus mien que mien. Tous les empereurs autrichiens sont miens, mais l'empereur François-Joseph, lui, est mon empereur à moi tout spécialement, l'empereur de mon enfance et de mes jeunes années...

C'est pourquoi, lorsque j'ai la chance de pouvoir rentrer chez moi en Autriche, je me rends en pèlerinage à la crypte des Capucins afin d'y saluer mon empereur. Et tandis que le brave homme qui me guide comble mon cœur de joie en introduisant ses propositions relatives par l'unique pronom *was* du vieil allemand austro-hongrois, au lieu d'un *der* ou d'un *die*, j'adresse à mon vieil empereur François-Joseph l'hommage suivant :

« Cher Empereur ! J'ai été ton serviteur et je t'ai enterré ; j'ai un jour tenté, dans quelque accès d'arrogance, de te représenter - et je t'ai survécu. Or dans la mort même te voici plus fort que moi. Pardonne-moi mon impudence ! J'aime tous les empereurs d'Autriche : celui qui t'a succédé et tous ceux qui suivront encore. Mais toi, mon Empereur François-Joseph, je viens te trouver parce que tu es mon enfance et ma jeunesse. Je te salue, Empereur de mes tendres années ! Je t'ai enterré. Mais pour moi, tu n'es jamais mort ! Ton Joseph Roth. »

Texte paru dans *Wiener Sonn- und Montagszeitung*, 27 mai 1935. Traduction de l'allemand par Alexis Tautou.